

II

Débuts de la vie ecclésiastique. – Vicaire à Saint-Aignan-sur-Cher. – Un joli curé et son joli *régiment du ruban rouge*. – Pourquoi M. le curé fit grand éloge de moi pour me faire nommer curé. – Vicaire à Montrichard. – Un bon curé qui apprit à connaître Duc et Cie. – Curé à Fresnes. – Méthode pour apprendre le catéchisme à des crétins. – Mes écoles. – Joli rôle de M. l'inspecteur et de M. le préfet. – Mes premières relations avec M. Fabre des Essarts, vicaire-général. – Mes premiers travaux littéraires. – M. Fabre des Essarts veut m'encourager et me nomme curé de Saint-Denis-sur-Loire. – Intrigues de Duc et Cie pour m'empêcher d'avoir cette place. – Mort de Mgr de Sauzin. – M. Fabre des Essarts lui succède. – Il s'intéresse à mes travaux. – Il veut voir le manuscrit de mon premier volume et le fait examiner par M. Guillois, le prêtre le plus savant du diocèse. – Rapport de M. Guillois. – M. Fabre des Essarts remet mon premier volume à son imprimeur. – Ecrivain ecclésiastique par autorité épiscopale. – Nuée de jaloux. – Les cinq propositions de l'abbé Morisset. – Intrigues pour empêcher l'approbation officielle de mon premier volume. – Mes relations avec M. de Belot. – Conférences ecclésiastiques. – Je suis élu secrétaire à l'unanimité. – Succès de mes Rapports. – Projet de confier la direction du grand séminaire à M. Léon Garapin. – Il accepte à condition que je serai au séminaire pour le seconder. – Les oies de la cour épiscopale font un tel bruit que le pauvre évêque est obligé d'abandonner son projet. – Les jésuites remplacent Duc et Cie au séminaire. – Ma réputation comme écrivain en dehors du diocèse de Blois. – Souscriptions et lettres épiscopales. – Éloges de M. l'abbé Darboy; du père Prat, jésuite; des trappistes de Staouéli; de M. Laurentie. – Révolution de 1818. – Les républicains de Blois m'offrent la rédaction de leur journal. – Mgr Fabre des Essarts m'engage à accepter. – Je viens me fixer à Blois. – Mgr des Essarts me fait préparer un logement à l'évêché. – Il tombe malade. – M. Léon Garapin me conseille de différer mon installation à l'évêché. – Mgr des Essarts atteint mortellement. – Je demande l'autorisation de quitter le diocèse. – Gracieuse autorisation qui m'est accordée. – Tout le monde content.

On pense bien que je n'obtins pas une place brillante en quittant le séminaire. Les supérieurs avaient fait passer leur antipathie aux vicaires-généraux; Je n'étais donc pas bien note.

On me nomma vicaire dans la petite ville de Saint-Aignan-sur-Cher. Il y avait là deux ecclésiastiques bretons qui étaient frères et s'appelaient Lechevallier. L'ainé était curé; le second n'avait pas de titre officiel; il posait en prêtre amateur; il était mielleux, très mielleux, surtout envers les dames qui l'avaient choisi pour confesseur. Il avait de bonnes moeurs et paraissait pieux sincèrement. Le curé était un grand écervelé, fort peu réglé dans ses moeurs, mais assez hypocrite pour avoir pu capter l'estime de la cour épiscopale. Il m'obligea à loger au presbytère et m'assigna une chambre délabrée, habitée depuis longtemps par une légion de rats et de souris. Les araignées avaient élu domicile sous un papier décollé, qui datait bien d'une cinquantaine d'années. Je dus partager la table de M. le curé; mais il était assez délicat pour servir les meilleurs morceaux à lui et à son frère. Ils s'accordaient l'un et l'autre des douceurs dont ils me croyaient sans doute indigne.

Je payais cependant une pension qui absorbait mon petit traitement. Je payais sans faire la moindre observation, mais je vis tout de suite à qui j'avais à faire.

Le curé avait peur surtout de l'influence que je pourrais avoir dans la paroisse. Il m'annulait le plus possible. Je supportais ses mauvais procédés sans me plaindre. Je sortais peu; je ne faisais pas de visites, et je donnais tout mon temps aux devoirs de mon ministère et à l'étude.

Malgré ma réserve, on commença à parler de moi avec estime; plusieurs pénitentes du curé prirent le chemin de mon confessionnal, et il eut la douleur de remarquer parmi elles quelques déserteurs de son joli *Régiment du ruban rouge*. On appelait ainsi la congrégation de la sainte Vierge, dont les membres avaient dû, sur l'invitation du curé, orner leur bonnet ou leur chapeau d'un ruban rouge, comme signe distinctif. On en jasait en ville. Il faut dire que le curé prêtait aux cancanes. Il avait fait placer son régiment dans un hémicycle qui entourait l'autel; pendant la messe, il ne se gênait pas pour envoyer de gracieux sourires à ses privilégiées; lorsqu'il faisait l'aspersion de l'eau bénite, il leur en envoyait en plein visage, en riant comme un bienheureux. Il donnait à plusieurs des congréganistes des rendez-vous dans la sacristie; il s'enfermait avec elles; plusieurs fois, en entrant dans sa chambre, je le surpris avec une jeune congréganiste sur ses genoux.

Le *Régiment du ruban rouge* ne jouissait pas de l'estime universelle, tout joli qu'il était, et malgré les beaux cantiques qu'il chantait, et les dévotionnettes dans lesquelles il se donnait en spectacle.

On conçoit que M. le curé ne fut pas très content, en voyant des déserteurs me former un petit régiment. Mais depuis que je l'avais surpris avec une demoiselle sur ses genoux, il était fort embarrassé vis-à-vis de moi.

Pour obvier aux conséquences que la chronique scandaleuse pourrait avoir pour lui, il faisait le dévot. En sa qualité de curé-doyen, il se rendait assez souvent à la cour épiscopale; il y portait pas mal de calomnies ou de médisances contre les prêtres de son canton, et il y laissait la réputation d'un prêtre fort zélé pour la pureté des moeurs sacerdotales. Il avait soin de dire qu'il allait chez les jésuites de Bourges pour se retremper dans la piété et raviver son zèle. C'est ainsi qu'un jour il trouva à Bourges mon cher père Fantin. Le bon père ne m'avait pas oublié. Apprenant que j'étais vicaire de Saint-Aignan, il m'envoya par le curé ses compliments les plus affectueux. Il m'écrivit plusieurs lettres auxquelles je répondis très poliment. Mais il dut s'apercevoir que je ne voulais plus être jésuite.

Pendant mon séjour à Saint-Aignan, j'eus nécessairement des relations avec les curés du canton. Je les vis de près; je fus stupéfait de leurs moeurs dissolues, et des vices dont ils ne prenaient pas même la peine de se cacher. Ils m'invitaient à leurs réunions hebdomadaires et ne se défiaient pas de moi. Ils m'avaient apprécié comme un jeune homme innocent, qui se formerait plus tard; mais ils étaient persuadés que je n'étais ni espion ni délateur. Aussi, j'en vis et en appris de belles pendant les déjeuners auxquels j'étais obligé d'assister. Je ne pourrais le raconter sans tomber dans la pornographie, ce qui n'est pas mon intention. Aussitôt après le déjeuner, les curés faisaient apporter les cartes et se livraient à un jeu effréné, émaillé de conversations ordurières, et en compagnie de femmes, avec lesquelles ils ne se gênaient pas le moins du monde. Pendant qu'ils jouaient, je m'esquivais. Lorsqu'ils s'en apercevaient, ils disaient simplement : «Mallebranche est allé retrouver ses bouquins.» Ils me donnaient le surnom de Mallebranche parce que l'un d'eux m'avait un jour trouvé lisant les oeuvres de ce philosophe; il en rit beaucoup, et ceux auxquels il raconta l'événement firent de même. Ils savaient que je préférais la société de mes livres à la leur; mais ils ne m'en voulaient pas, parce que je n'étais pas espion et que je gardais pour moi ce que je voyais et entendais.

Le curé-doyen n'était pas meilleur que les autres, sous le rapport des moeurs; il était plus détestable parce qu'il était plus hypocrite.

Blessé de se voir abandonné de quelques-unes de ses jolies clientes, ce bon curé ne songea plus qu'à se débarrasser de moi. Il n'osa pas dire de mal de moi; pour cela, il avait plus d'une raison. D'abord, ma conduite était irréprochable; je vivais en vrai séminariste; puis il pouvait penser que je le dévoilerais, si la cour épiscopale me faisait, sous son instigation, quelque reproche. Au lieu de dire du mal de moi, il en dit beaucoup de bien, pour arriver à son but. Il y avait environ un an que j'étais à Saint-Aignan lorsque le curé m'apporta de Blois une lettre par laquelle on me mandait à l'évêché. Le curé, en me la remettant me dit : «J'ai fait de vous le plus grand éloge, et j'ai demandé une cure pour vous. Vous êtes un jeune homme trop distingué pour être plus longtemps vicaire.»

L'évêque, Mgr de Sauzin, me reçut avec bonté, ne me fit aucun reproche et me dit seulement qu'avant de me nommer curé, comme il en avait l'intention, j'irais, à titre provisoire, aider le curé de Montrichard, qui était seul et surchargé d'occupations.

Je quittai Saint-Aignan, en emportant les regrets d'un grand nombre d'habitants qui avaient su m'apprécier, et m'avaient jugé digne de leur confiance, malgré ma jeunesse.

A Montrichard je trouvai un prêtre très pieux et très intelligent, M. l'abbé Olivereau, ancien vicaire de la cathédrale de Blois. Mes bons amis du grand séminaire l'avaient prévenu contre moi; mais après avoir vécu avec moi dans l'intimité pendant quelques mois, il me dit un jour : «Vous avez des ennemis bien méchants; tout ce qu'ils m'ont dit de votre mauvaise tête est faux. Je regrette beaucoup que vous ne soyez avec moi qu'à titre provisoire; je voudrais passer ma vie avec vous. J'espère que nous resterons toujours bons amis».

Il s'était engagé à prendre pour vicaire un jeune homme de Montrichard, qui était parent des plus riches familles de la ville. Il pensa qu'il ne serait pas aussi heureux avec ce jeune prêtre qu'avec moi. C'est, en effet, ce qui arriva.

L'abbé Olivereau était un des prêtres les plus distingués du diocèse; sa piété sans affectation, était sincère; ses moeurs étaient pures. Son instruction était plus étendue que celle de la plupart des autres ecclésiastiques. Ce n'est pas lui qui m'aurait fait un reproche de mon amour pour l'étude. Je le quittai au bout d'un an, lorsque celui qui lui était destiné pour vicaire eut été ordonné prêtre.

L'année que je passai à Montrichard, et où je partageai avec le curé toutes les fonctions du ministère, fut une des années les plus heureuses de ma vie.

Je fus envoyé, en qualité de curé, dans la petite paroisse de Fresnes. Cette nomination fut faite sous l'influence de mes ennemis, tout-puissants sur le bon vieil évêque de Sauzin qui, à cause de son grand âge, ne pouvait plus diriger par lui-même l'administration de son diocèse. Le

premier vicaire-général, Fabre des Essarts, ne me connaissait pas encore et n'avait attaché aucune importance à ma nomination. Mes ennemis savaient bien ce qu'ils faisaient.

Fresnes n'avait pas de curé résident depuis la Révolution. A l'époque du Concordat, cette paroisse avait trop peu d'importance pour être pourvue d'un curé. Le vicaire d'une paroisse voisine y disait une messe basse le dimanche et se rendait auprès des malades lorsqu'il était appelé.

Quand mes ennemis me désignèrent pour cette pauvre paroisse, ils savaient bien que je n'y trouverais pas un local tant soit peu convenable pour me loger et que l'Eglise, dénuée à peu près de tout mobilier, était délabrée. La commune avait acheté depuis peu une mesure et un petit morceau de terre pour faire un presbytère et un jardin; mais elle manquait de fonds pour les travaux de première nécessité. Mes ennemis le savaient et s'en réjouissaient.

J'arrivai à Fresnes avec un modeste mobilier que je ne sus où placer. Ce qu'on avait acheté pour en faire un presbytère était une mesure composée de trois pièces et une cuisine au rez-de-chaussée. Les murs en étaient sales et humides. La pluie tombait à travers le plancher; une seule pièce était carrelée. Le maire fut très étonné d'une nomination aussi précipitée et dont il n'avait pas été averti. On me logea dans un galetas appartenant à un voisin jusqu'à ce qu'on eut fait au prétendu presbytère les réparations urgentes.

Voilà ce qu'avait choisi le Conseil épiscopal pour un jeune homme de vingt-cinq ans dont l'intelligence n'avait pu leur échapper. On voulait m'enterrer avant ma mort.

Le *grand-duc* était vengé. Je me vengeai de lui et des siens d'une manière plus honorable. Je n'écrivis pas un seul mot à l'évêché pour me plaindre; j'acceptai avec résignation la triste position que l'on m'avait donnée et je résolus d'accomplir mes devoirs avec une régularité qui forcerait l'estime, même de mes ennemis les plus acharnés.

Quand j'arrivai à Fresnes, aucun enfant, aucun jeune homme ne savait lire, excepté la fille du maire. Cette enfant, très intelligente, me fut d'un grand secours. Elle se trouva à l'Eglise avec tous les petits crétins pour le catéchisme. On comprend mon embarras pour instruire ce pauvre troupeau; mon parti fut bientôt pris. Je fondai une école. Tous les enfants y accoururent. Les garçons venaient le matin; les filles l'après-midi. Je composai un petit catéchisme dans lequel je ne mis que ce qui était absolument nécessaire.

Trois fois par semaine je réunis tous les enfants à l'Eglise. La fille du maire était à la tête de la bande. Je posais une question et la fille du maire lisait la réponse. La seconde fille répétait cette réponse, puis la troisième et ainsi de suite jusqu'au dernier des garçons. Lorsque la réponse avait été ainsi répétée, tous la savaient. Je passais à une deuxième question et on l'apprenait par le même procédé.

Au commencement de chaque séance, je faisais répéter ce qui avait été appris précédemment. J'y ajoutais une ou deux questions nouvelles. Au bout de quelques mois, tous mes petits idiots savaient parfaitement mon catéchisme tout entier, et même un cantique pour le jour de la première communion. Le curé-doyen de Contres, mon voisin, vint, sur ma demande, les examiner. Il trouva mon petit catéchisme parfait, ma méthode aussi bonne qu'originale, et il m'avoua que mes crétins étaient, en réalité, plus instruits que les siens qui, cependant, savaient tous lire.

Ce curé-doyen était l'abbé Rousseau, un bon prêtre, dont l'estime et l'amitié me dédommageaient des injustices de la cour épiscopale.

Le catéchisme n'empêchait pas les leçons de l'école. Aux classes du jour pour les enfants de dix à douze ans, j'ajoutai des classes du soir pour les garçons adultes. Les convenances me défendaient de recevoir chez moi les jeunes filles au dessus de douze ans.

Mes cours furent très suivis. Tous les enfants et les jeunes gens savaient, au bout de l'année, lire, écrire et faire les deux premières règles de l'arithmétique. Plusieurs jeunes gens apprirent le chant ecclésiastique et bientôt on chanta des messes solennelles dans cette pauvre église où, depuis près d'un siècle, on n'avait dit que quelques messes basses.

Mon enseignement n'était ni obligatoire, ni laïc, mais il était absolument gratuit. Quoiqu'il fût très peu compliqué, mes paroissiens l'appréciaient et me payaient en remerciements, en affection, en dons en nature qui me rendaient service. Bientôt ma basse-cour fut très bien montée et on m'apportait tout ce qui était nécessaire pour la nourrir. J'avais plus qu'il ne me fallait pour vivre très largement. J'avais plusieurs paroissiens riches qui m'apportaient tout ce qu'ils pensaient devoir m'être agréable : des volailles grasses, des oeufs, du lait, des fruits. Le château seul ne donnait rien. On m'y invitait parfois à dîner; j'y allais, mais je préférais faire visite à de bons paysans qui ne faisaient pas de manières, mais me témoignaient, comme ils le pouvaient, leur franche et sincère affection.

On pense bien que je n'avais pas songé à me mettre en règle, pour l'ouverture de mon école, avec l'autorité qui avait pour mission de diriger l'enseignement public. Je fus donc peu surpris de voir un jour arriver chez moi M. l'inspecteur qui s'appelait Prat. Je le connaissais de réputation. Il aimait le bon vin et il en buvait volontiers plus que de raison. Un prêtre très littéraire et qui connaissait son Virgile lui avait appliqué, dans un repas, ce passage du poète des Géorgiques :

Jam satis Prata biberunt.

Le mot avait fait fortune.

Je n'avais pas de bon vin à offrir à M. l'inspecteur; aussi prit-il, à mon égard, des airs hautains et me menaçait-il d'un rapport foudroyant contre mon école et contre moi. Je lui répondis très simplement en le conduisant poliment vers la porte de ma demeure.

Quelque temps après je reçus de la préfecture l'ordre de me mettre en règle, de demander l'autorisation d'ouvrir une école, sous peine de voir mon établissement fermé. Je répondis à M. le préfet que je n'étais pas maître d'école et ne voulais pas l'être; que ma seule ambition était de rendre service à de pauvres gens; que l'on pouvait fermer mon établissement si cela était agréable à M. le préfet. On eut la pudeur de ne pas insister, et on me laissa tranquille.

Je dus aviser l'évêché de ce qui s'était passé. J'éprouvais une invincible répulsion pour le grand-duc et les autres membres du conseil épiscopal que je connaissais. Il y en avait un dans ce conseil que je ne connaissais pas, dont tous les prêtres avaient peur, et auquel je n'avais jamais adressé la parole; c'était M. Fabre des Essarts, qui succéda, quelque temps après, à Mgr de Sauzin sur le siège épiscopal de Blois. Je m'adressai à lui. Il ne me connaissait pas, mais ma lettre lui plut. Il me répondit, en me félicitant de mon zèle pour l'instruction de mes paroissiens, et m'engagea à lui écrire personnellement pour toutes les affaires dans lesquelles j'aurais besoin du conseil de l'évêché. Je lui écrivis quelques fois, et d'excellentes relations s'établirent entre nous, à l'insu du parti du grand-duc.

Au bout d'un an, mon ministère vis-à-vis de l'enfance était très simplifié. Tous les enfants savaient lire et pouvaient apprendre par coeur le catéchisme diocésain. Pour continuer mon oeuvre scolaire, je donnai aux enfants huit heures de mon temps par semaine, et les soirées d'hiver. Les résultats dépassaient mes espérances.

Je consacrais le reste de mon temps à mes chères études. Tous les avant-midi, je me préparais à subir les examens du baccalauréat ès lettres, car le professorat avait toujours de l'attrait pour moi. Les après-midi étaient consacrés aux études ecclésiastiques. Je conçus alors le projet de travailler à une histoire de l'Eglise de France, et je me mis aussitôt à l'oeuvre. Je prenais des notes, je faisais des plans. Je n'avais pas l'intention de publier plus tard le résultat de mes études; je ne me serais jamais flatté alors de pouvoir devenir un auteur ! Je ne travaillais que pour ma satisfaction personnelle. Deux fois par semaine je disais la messe de grand matin, et je partais pour Blois, qui était distant de vingt kilomètres : En arrivant, j'allais déjeuner chez mon père, puis, je me rendais à la bibliothèque de la ville, où je restais jusqu'à quatre heures. Je m'étais muni de mes notes, j'étudiais les ouvrages qui pouvaient me fournir des renseignements, je me familiarisais avec les grandes collections bénédictines, où je pouvais trouver les documents dont j'avais besoin. La bibliothèque était très riche en ouvrages de ce genre. Après avoir travaillé six heures, je reprenais le chemin de ma paroisse. Je faisais ainsi quarante kilomètres dans ma journée. J'étais si heureux des recherches que j'avais faites, que je ne songeais même pas à la fatigue.

Je ne sais comment M. Fabre des Essarts apprit que j'allais souvent à Blois étudier à la bibliothèque. Il m'invita à aller le voir et il me fit causer sur l'emploi de mon temps. Je n'avais aucune raison de dissimuler ce que je faisais. Il m'encouragea dans l'étude de l'histoire de l'Eglise de France, mais il me défendit de songer au baccalauréat. «Vous voulez nous quitter, me dit-il, et entrer dans l'université; je ne le souffrirais pas. Je veux vous conserver pour le diocèse; afin de vous donner une preuve de sympathie et un encouragement, je vous nomme à la cure de Saint-Denis-sur-Loire. Vous serez tout près de la bibliothèque et de votre famille; vous aurez presque tout votre temps pour vos études, et vous viendrez me voir quelquefois».

M. Fabre des Essarts ne subissait pas l'influence dû reste de la cour épiscopale; il était tout puissant auprès de Mgr de Sauzin, qui l'avait amené avec lui à Blois; il était doué d'un caractère ferme; il était même un peu despote et agissait en maître. La cure de Saint-Denis-sur-Loire à laquelle il me nommait, était une bonne petite paroisse, très rapprochée de Blois, et où je pouvais, tout en remplissant mes fonctions avec régularité, poursuivre mes études tout à mon aise.

Après m'avoir nommé à cette cure, il fit un voyage dans son pays. A son retour, on dut lui rendre compte de tout ce qui avait été fait en son absence; il remarqua que ma nomination à la cure de Saint-Denis-sur-Loire avait été annulée et qu'un autre avait été nommé à m place. Mes bons amis Duc, Doré et autres cuistres ne jugeaient pas suffisant un séjour de près de trois ans dans la pauvre paroisse de Fresnes. Ma fierté et mon indépendance les avaient choqués; je les saluais froidement lorsque je les rencontrais dans la ville. Ils ne comprenaient pas comment j'avais pu obtenir la sympathie d'un homme que tout le clergé redoutait. Ils s'imaginèrent qu'à son retour M. Fabre des Essarts aurait oublié son protégé et que je resterais encore longtemps dans mon pauvre taudis de Fresnes. Ils se trompèrent. M. Fabre des Essarts comprit leurs mauvais sentiments. Il leur dit froidement qu'il maintenait ma nomination et qu'il s'occuperait personnellement de cette affaire. Il écrivit immédiatement au prêtre qui m'avait remplacé pour lui donner une autre destination et lui enjoindre de quitter Saint-Denis-sur-Loire dans le courant de la semaine. Il m'écrivit en même temps de m'arranger de manière à chanter la grande messe à Saint-Denis-sur-Loire le dimanche le plus prochain.

J'obéis avec joie, tout en regrettant les bons habitants de Fresnes, qui pleurèrent presque tous à mon départ.

Mgr de Sauzin mourut bientôt après et fut remplacé par M. Fabre des Essarts. M. Doré, *l'éteignoir*, devint premier vicaire général, et tous mes ennemis restèrent à la cour épiscopale, mais je ne les craignais pas. L'évêque était pour moi, j'en étais certain, et je n'aurais jamais affaire qu'à lui. Je lui rendis quelques visites, et il m'invita plusieurs fois à sa table. Je m'y trouvais avec mes ennemis, qui se croyaient obligés de grimacer quelques mots aimables. L'évêque me plaçait à côté de lui, afin de s'entretenir plus facilement avec moi. Il s'informait avec intérêt de mes études et m'encourageait.

Un jour il me demanda si j'avais quelque chose de rédigé définitivement. Je venais de copier pour la deuxième fois le manuscrit du premier volume. Il voulut le voir. Je le lui portai, et il le garda.

Ses occupations ne lui permettaient pas de lire un si gros manuscrit; il chargea de son examen un vénérable vieillard, M. Guillois, ancien vicaire général, qui passait pour le meilleur théologien du diocèse. Un jeune ecclésiastique du secrétariat de l'évêché se rendait chaque soir chez M. Guillois, lui lisait une partie du manuscrit et écrivait ce que le bon vieillard lui dictait touchant la lecture qu'il venait d'entendre. Quand la lecture du manuscrit fut terminée, M. Guillois rédigea un rapport tellement élogieux que Bossuet aurait été flatté d'en entendre un pareil, sur un de ses plus beaux ouvrages.

Mgr Fabre des Essarts ayant reçu et lu le rapport, m'écrivit pour m'inviter à déjeuner. Il me communiqua le rapport en présence de mes ennemis stupéfaits, et me dit de la manière la plus gracieuse : «Mon cher ami, je ne vous rendrai pas votre manuscrit, je l'ai déjà remis à mon imprimeur; vous pourrez voir cet imprimeur et vous entendre avec lui. Je prends à ma charge les frais d'impression, s'il le faut.»

Je croyais rêver en entendant la lecture du rapport et les paroles de l'évêque. Je le dis en toute sincérité : j'avais de l'écrivain qui fait imprimer une si haute idée que je me serais cru ridicule, si j'avais aspiré au titre d'auteur; c'était candide, ingénu, bête, si on veut, mais c'était comme cela. Je priai l'évêque de ne pas faire imprimer mon volume : «Je ne suis pas assez avancé dans mon travail, lui dis-je, et il me sera presque impossible de fournir assez vite le manuscrit des autres volumes pour que l'ouvrage paraisse régulièrement.» – «Vous travaillerez encore davantage, me dit l'évêque en riant. On vous remettra une clé de la bibliothèque de l'évêché; quand vous ne pourrez pas travailler à la bibliothèque de la ville, vous viendrez travailler chez nous.»

Je dus en prendre mon parti. Je devenais auteur malgré moi et par autorité épiscopale.

On m'en tint bien compte plus tard.

En sortant de l'évêché, j'allai faire visite à M. Guillois. Il m'embrassa avec une affection vraiment sincère et me dit : «Mon cher enfant, n'êtes-vous pas le fils de cette respectable dame Guettée que j'ai comptée parmi mes filles spirituelles ?» Sur ma réponse affirmative, il m'embrassa de nouveau et me parla des vertus de ma bonne mère avec tant de respect que je fondis en larmes.

Le bon et docte Guillois mourut peu de temps après, avec la réputation d'un prêtre aussi saint que savant. Les éloges qu'il fit de mon ouvrage me dédommagent amplement des critiques de tant d'imbéciles et d'ignorants.

J'avais à l'évêché un autre savant et docte prêtre qui était heureux de ce qui m'arrivait. C'était mon ancien précepteur, M. l'abbé Léon Garapin, qui venait de quitter la cure de Mondoubleau pour occuper une stalle de chanoine à la cathédrale. Il avait le titre de vicaire

général honoraire. Il était encore à Mondoubleau lorsque parut le prospectus qui annonçait la mise sous presse de mon premier volume. Il m'écrivit aussitôt après l'avoir reçu, une lettre charmante. Ayant reçu le premier volume dont je lui fis hommage, il m'écrivit :

«MON CHER AMI,

Mille et mille remerciements de votre aimable offrande. Je n'avais pas besoin d'un souvenir pour me rappeler le bibliophile du presbytère de Saint-Denis-sur-Loire; pourtant cela ne nuit point; et si cette circonstance n'ajoute rien à l'amitié que je vous portais, parce qu'elle a atteint depuis longtemps son apogée, elle la rajeunira. Elle vous rendra plus souvent présent à mon esprit. Quand je serai fatigué, accablé des rapports si nuls qu'on est obligé d'avoir avec le monde, j'irai vous trouver dans ma bibliothèque; nous causerons science ecclésiastique; vous deviendrez mon précepteur à votre tour. Nous jaserons à l'aise, à coeur ouvert, sur cette Eglise gallicane tant maltraitée par ceux qui ne la connaissent pas ...»

J'eus donc un bon ami de plus à l'évêché, lorsque M. Léon Garapin fut nommé chanoine et admis au conseil épiscopal.

Plusieurs autres prêtres du diocèse me félicitèrent vivement de mon premier volume. D'autres, au contraire, qui avaient été mes amis jusqu'alors, me tournèrent le dos et ne purent dissimuler leur jalousie.

M. Doré, me rencontrant un jour, m'aborda et me dit : «Eh bien, vous voilà donc auteur ? Il n'était pas nécessaire de faire encore un livre, il y en a déjà trop, et beaucoup plus qu'on n'en peut lire.» Je répondis : «Ce n'est pas à moi qu'il fallait dire cela, monsieur le vicaire général, mais à Monseigneur, lorsqu'il fit la sottise d'envoyer mon manuscrit à son imprimeur.» Le grand nez de l'éteignoir s'allongea encore et je lui tournai le dos.

Il y avait parmi les chanoines un abbé Morisset, qui posait en grand savant et en grand orateur. C'était l'oracle de la cour épiscopale; aussi se redressait-il outre mesure, et prenait-il des airs impertinents vis-à-vis du pauvre peuple ecclésiastique. Mgr des Essarts ne l'avait pas consulté sur mon ouvrage. C'était un péché grave, et c'était moi qui devais en faire pénitence. Morisset lut mon volume et formula ainsi ses impressions : «On ne peut pas y relever d'opinions hérétiques; mais on pourrait résumer la doctrine en cinq propositions hérétiques, comme on l'a fait pour le livre de Jansenius, et le condamner de la même manière».

C'était superbe, aussi toutes les oies de la cour épiscopale se mirent-elles à piailler et à exalter la profondeur du puits scientifique qui s'appelait Morisset.

On eut donc à Blois l'idée d'une condamnation de mon ouvrage dès que parut le premier volume. L'idée ne fit pas son chemin pendant la vie de Mgr des Essarts; mais s'il était remplacé par un évêque obtus et ultramontain, la chose devait aller de soi.

C'est ce qui arriva, comme on le verra dans la suite.

Mgr des Essarts voulait placer son approbation officielle en tête du premier volume. Morisset, Doré dit l'Eteignoir et le *Grand-Duc* l'effrayèrent tellement en lui parlant des erreurs possibles des volumes suivants, qu'il consentit à l'ajourner. Le deuxième volume parut encore sans approbation. Enfin le troisième s'imprimait assez rapidement. Mes ennemis ne pouvaient plus empêcher l'évêque de faire quelque chose; ils obtinrent que l'approbation n'aurait pas la forme solennelle des actes de ce genre, mais serait une simple lettre que je pourrais faire imprimer en tête du troisième volume.

C'est ce qui eut lieu.

Les études approfondies auxquelles je me livrais pour continuer mon Histoire de l'Eglise de France ne me faisaient pas négliger les devoirs de mon ministère. Tous les habitants de Saint-Denis-sur-Loire étaient pour moi des amis comme l'avaient été ceux de Fresnes.

Jamais ni la préfecture ni l'évêché ne recevaient de plaintes ni du curé, ni du maire, ni de l'instituteur. Saint-Denis-sur-Loire était la paroisse modèle et ne donnait aucun souci aux administrations. Je ne me mêlais que des fonctions de mon ministère, et mes études ne me les faisaient pas négliger. Je dois dire cependant que le ministère paroissial n'était pas dans mes goûts. Le confessionnal était pour moi un objet d'horreur, et j'étais malade lorsque je devais y passer plusieurs heures de suite, à l'occasion des grandes fêtes.

Personne, cependant, ne se serait douté de mon antipathie pour des fonctions que je n'accomplissais que par devoir.

Lorsque j'étais à Saint-Denis-sur-Loire Mgr Des Essarts établit les conférences ecclésiastiques. Chaque mois, les curés étaient obligés de se réunir par canton chez un d'entre eux, et d'y apporter un travail sur des questions dont le programme avait été dressé d'avance par l'autorité épiscopale.

La première conférence du canton Est de Blois eut lieu chez M. l'abbé de Belot, curé de la cathédrale et doyen du canton dont Saint-Denis-sur-Loire faisait partie. Je fus nommé secrétaire à l'unanimité. C'était donc à moi qu'incombait le devoir de résumer les discussions qui avaient lieu dans les conférences et d'en présenter une exacte analyse.

Mes fonctions de secrétaire me mirent en relations plus fréquentes avec mon doyen l'abbé de Belot. Ce bon prêtre me voua dès lors une amitié et une estime dont il me donna des preuves à plusieurs reprises. Il faisait le plus grand cas de l'Histoire de l'Eglise de France, et il était très fier d'avoir à remettre à l'évêché les procès-verbaux des conférences qu'il présidait. A vrai dire, ces procès-verbaux n'étaient pas le résumé de ce qui avait été dit, mais des travaux théologiques auxquels je m'appliquais réellement. Mes confrères, en les entendant, me prodiguaient leurs éloges, mais convenaient qu'ils n'avaient pas été aussi savants qu'on pouvait le croire d'après les procès-verbaux que je rédigeais.

M. l'abbé de Belot le savait bien. Aussi, à la fin de l'année, me dit-il de la manière la plus gracieuse, en présence de mes confrères : «M. le secrétaire, d'après le compte-rendu fait à Mgr l'évêque des conférences du diocèse, nous avons, grâce à vous, obtenu la première place. Le premier canton du diocèse, sous le rapport géographique, est resté le premier sous le rapport théologique, grâce à vous.»

Tous mes confrères adhérèrent unanimement aux éloges que me donnait le président. J'étais devenu le premier théologien du diocèse. Cette science m'était sans doute tombée du ciel, puisque les Duc et Richaudeau prétendaient que je n'avais pas étudié la théologie, pendant que j'étais au séminaire.

Je retournais de temps à autre au séminaire voir mes anciens supérieurs. J'y avais retrouvé l'économiste qui m'aimait beaucoup, et qui avait été mon confesseur. Il était très heureux de me revoir et riait de bon cœur lorsque je faisais payer au *grand-duc* et au petit papa Richaudeau leurs mauvais procédés. J'y mettais un peu de malice, mais pas assez pour leur faire croire que j'en gardais rancune.

Je n'avais pas de rancune; mais je les méprisais et m'amusais d'eux. J'eus surtout l'occasion de m'amuser du petit papa Richaudeau lorsque la *France centrale*, journal des légitimistes, l'eut chargé de répondre à un ministre protestant, M. Cadier, qui faisait beaucoup de bruit dans le diocèse par ses prédications et les petites brochures qu'il répandait. La *France centrale*, journal religieux, voulait entrer en guerre contre M. Cadier et elle s'adressa naturellement au professeur de théologie dogmatique pour avoir raison de ce monsieur.

L'abbé Richaudeau accepta; mais il fit des articles si pitoyables, si illisibles, que tout le monde en rit. M. Cadier triomphait. Alors la *France centrale* s'adressa à moi. J'eus bien vite raison de M. le pasteur, et je sus mettre les rieurs de mon côté. Dès lors M. Cadier se renferma dans son temple et modéra son zèle. Quand j'allais au séminaire, on parlait de mes articles contre M. Cadier; on m'en félicitait. L'abbé Richaudeau était fort embarrassé, et pensait sans doute, que son élève, qu'il avait accusé de négliger la théologie, était meilleur théologien que lui. C'était l'avis de tous les ecclésiastiques sérieux.

J'étais dans tout l'éclat de ma renommée comme écrivain, lorsque Mgr Des Essarts conçut le projet de changer le personnel du séminaire. Le grand-duc et ses hiboux ne pouvaient plus tenir la place, et le grand séminaire était complètement désorganisé. Mgr Des Essarts s'adressa alors à M. l'abbé Léon Garapin, seul capable de réformer l'établissement. Après quelque temps d'hésitation, M. l'abbé Léon Garapin accepta, mais à condition qu'on lui donnerait des collaborateurs de son choix. Monseigneur le lui promit. M. Léon Garapin connaissait bien le clergé du diocèse. Il choisit les plus capables, et me mit sur sa liste avec le titre de professeur de philosophie et d'histoire ecclésiastique. Mgr Des Essarts accepta la liste, mais les oies de la cour épiscopale piaillèrent de plus belle, et l'abbé Morisset ajouta son mirliton à ce concert. Le bon évêque en fut assourdi. C'était principalement à cause de moi que l'on faisait tout ce tapage. Qu'avais-je donc fait à tous ces hiboux ? Rien, absolument rien. J'avais vraiment bien le temps de m'occuper d'eux ! Mgr Des Essarts ne sachant à quoi s'arrêter au milieu de toutes ces criaileries, laissa M. Léon Garapin juge de ce qu'il y avait à faire. «Je comprends, dit-il à l'évêque, que tous ces gens nous feront une opposition incessante si l'abbé Guettée fait partie de mes collaborateurs; d'un autre côté, je ne puis céder sur ce point. Je tiens absolument à M. l'abbé Guettée qui aura sur les élèves une très grande influence, et qui me secondera le mieux. Je comprends, Monseigneur, que vous ménagiez les prêtres qui forment votre conseil; alors renonçons au projet, et adressez-vous à une congrégation ecclésiastique à laquelle vous confierez la direction de votre séminaire.»

Mgr Des Essarts renonça avec regret à son projet. Il s'adressa à plusieurs congrégations qui ne purent accepter. Alors il s'adressa aux jésuites qui accoururent bien vite et se jetèrent

comme des oiseaux de proie sur le pauvre diocèse de Blois. A leur tête était le père Fessard, un nom prédestiné pour un jésuite chargé de l'enseignement. Le père Fessard devint un des gros bonnets de la Compagnie.

Quand il arriva à Blois, la révolution de 1848 avait renversé le trône des d'Orléans et proclamé la République.

Avant de parler du changement que cet événement apporta dans ma situation, je dois dire que ma réputation comme écrivain dépassait les bornes du diocèse de Blois. Je recevais des lettres épiscopales très flatteuses; l'abbé Chavin de Malan (il n'avait pas encore fait son testament) me demandait ma collaboration pour une grande Revue religieuse qu'il voulait fonder à Paris; l'abbé Darboy, depuis archevêque de Paris, rendait compte de mon ouvrage dans le Correspondant; le père Prat, jésuite de Lyon, m'écrivait pour me demander de m'associer à lui pour continuer l'Histoire de l'Eglise gallicane de ses confrères Longueval et autres.

Décidément, les jésuites me voulaient; la proposition du père Prat était un excellent moyen d'arrêter la publication de mon ouvrage. En m'associant à une oeuvre nouvelle qui devait le remplacer, j'aurais peut-être gagné de l'argent et des honneurs, mais j'étais trop ingénu pour avoir de pareilles idées. Je répondis au bon père qu'il pouvait faire son ouvrage sans ma collaboration; que je ferais le mien, et qu'ainsi le monde religieux aurait deux bons ouvrages au lieu d'un. Cette réponse flatta en apparence le bon père Prat, d'autant plus que je protestais, dans ma lettre, contre une réclame dans laquelle les frères Guyot, vendeurs de mon ouvrage à Paris et à Lyon, dépréciaient un volume publié déjà par le père Prat. Je ne les avais pas chargés de cette vilaine besogne. Le père Prat m'écrivit une seconde lettre pour me remercier de mes bons sentiments; il m'y disait en post-scriptum : «Quand l'Histoire de l'Eglise de France sera un peu plus avancée, en ma qualité de bibliothécaire, je la ferai lire à notre réfectoire».

A cette époque, on la lisait au réfectoire de l'abbaye des Trappistes de Staouéli, en Algérie. Ni les jésuites, ni les trappistes, ni les évêques ne trouvaient alors mon ouvrage entaché d'erreurs.

Le *grand-duc* apprit que le père Prat m'avait écrit et que j'avais refusé d'accepter ses propositions. Il en conclut que j'étais doué d'une outrecuidance impardonnable.

Un autre historien religieux plus connu que le père Prat, M. Laurentie, qui avait une maison de campagne dans le diocèse de Blois, attachait la plus haute importance à mon ouvrage. Il était désolé des notes dans lesquelles j'avais relevé quelques erreurs de son Histoire de France au sujet de Sidonius Apollinaris et de Salvien. Il avait fait part de son chagrin à mon imprimeur. Je n'avais aucune raison de contrarier un homme fort estimable qui, simple fils de paysan, avait su, par son talent, devenir le chef du parti légitimiste et rédacteur en chef de l'Union. Comme on fit alors un second tirage de mon premier volume, je sacrifiai les notes qui lui avaient fait de la peine. L'ayant appris, M. Laurentie m'écrivit aussitôt : «Je ne regrette pas l'indiscrétion de M. Jahyer,¹ puisqu'elle m'a valu de votre part un témoignage, dont je m'honore. Croyez bien, Monsieur, que mon jugement sur votre travail ne pouvait, en aucun cas, être altéré par un retour personnel. Il m'a été facile de voir que votre ouvrage honorerait les Lettres chrétiennes. Pour cela même votre langage a dû m'être plus sensible ... J'ai éprouvé bien des chagrins dans votre diocèse, et je me félicite que la petite contrariété qui m'est venue de votre livre ne soit qu'un accident littéraire déjà effacé par votre bonne grâce.»

M. Laurentie n'était plus rédacteur de l'Union lorsque ce journal m'insulta, comme je le dirai plus tard. Les gentilshommes qui le rédigeaient alors n'avaient ni le talent ni la politesse du fils du paysan, qui avait été leur maître à tous.

J'étais à Saint-Denis-sur-Loire, m'occupant tranquillement de mes fonctions pastorales et de mon *Histoire de l'Eglise de France* lorsqu'un coup de foudre renversa le trône usurpé de Louis-Philippe d'Orléans. Cet événement ne put me tirer de ma quiétude. Je n'avais pas peur de la République. Le bruit se répandit dans les campagnes qu'on allait supprimer le budget des cultes. Le conseil municipal de Saint-Denis, le maire à sa tête, se rendit au presbytère pour me dire que si le gouvernement ne me payait plus, la commune me paierait, et que tous les habitants me priaient de rester au milieu d'eux. Je remerciai ces braves gens du fond du coeur, les assurant que je n'avais pas peur et que je resterais tranquillement à mon poste.

Mes confrères, qui n'étaient pas du tout républicains, se crurent obligés d'acclamer la République avec enthousiasme.

Je n'avais pas besoin de faire tant de zèle. Dans aucune paroisse l'arbre de la liberté ne fut béni plus simplement. Je ne voulais même pas me rendre à Blois avec mes paroissiens pour

¹ C'était mon imprimeur.

les premières élections. Je cédaï aux instances du maire et je me mis avec lui à la tête des électeurs.

On conçut à Blois le projet de fonder un journal républicain. Les fondateurs, qui étaient les hommes les plus considérables de la ville, me choisirent pour être rédacteur en chef de la nouvelle feuille. Je fis part à l'évêque de leurs intentions. Il m'engagea à accepter et à venir me fixer à Blois. Le pauvre évêque avait bien peur de la République; il trouva que la Providence se manifestait dans le choix que l'on avait fait de moi pour rédiger un journal républicain.

C'est ainsi que, avec approbation épiscopale, je devins rédacteur du *Républicain de Loir-et-Cher*.

Mes bons ennemis de l'évêché ne jugèrent pas à propos de s'occuper de ma nouvelle position. Tous avaient peur et se crurent obligés de me faire des visites et des compliments. C'était de l'hypocrisie. J'en étais persuadé et la suite me fit voir que je ne me trompais pas.

Doré, dit *l'Eteignoir*, m'en donna bien vite une preuve. Je m'étais logé auprès de la cathédrale; mon intention était d'y dire la messe et d'y assister aux offices. Doré, doyen du chapitre, me désigna pour me placer une stalle moins convenable que celle occupée par le prêtre sacristain, un idiot qui n'avait pas fait d'études, et que l'on avait ordonné prêtre parce qu'il avait une certaine fortune et ne coûtait rien à l'église pour ses fonctions de sacristain.

Je compris que j'allais avoir à supporter les tracasseries de tous les cuistres. Je ne parus donc plus à la cathédrale; j'allai dire la messe et assister aux offices publics dans l'église du faubourg où j'étais né. Le curé en fut enchanté, me pria souvent d'officier aux grandes fêtes et me fit mille politesses. L'évêque crut que je suivais mon goût en allant officier dans l'église où j'avais été baptisé, où j'avais dit ma première messe. Je ne me plaignis pas à lui de l'insulte de Doré. A quoi bon ? Je méprisais l'individu, c'était assez.

J'allais voir l'évêque assez souvent. Si je l'oubliais, il me faisait demander. Il vint même chez moi, honneur qu'il n'avait fait à aucun autre prêtre. Un jour il me dit : «J'ai l'intention, mon cher ami, de vous faire préparer un logement à l'évêché, tout près de la bibliothèque. Vous serez mon ami; nous réciterons ensemble notre bréviaire, et vous aurez beaucoup de temps pour travailler. Après avoir terminé votre Histoire de l'Eglise de France, vous ferez une Histoire de France. Toutes celles que nous avons ne valent pas grand-chose. Si votre journal ne réussit pas, vous resterez auprès de moi; je vous ferai chanoine; vous prendrez vos repas à ma table. Ne vous préoccupez pas du côté matériel de votre existence.»

Tout cela se serait certainement réalisé si Mgr Fabre des Essarts eut vécu. Il parla de son projet à mon ami l'abbé Léon Garapin, qui me dit un jour : «Je connais les bonnes intentions de monseigneur à votre égard; il est sincère, mais il ne pourra réaliser ses projets. Il est atteint d'une maladie très grave, il mourra bientôt. Je sais qu'il a déjà donné des ordres pour vous préparer un logement. N'acceptez pas; trouvez des prétextes pour ajourner votre emménagement. Vous n'avez que des ennemis à l'évêché. A la mort de l'évêque, leur premier acte sera de vous mettre à la porte; il vaut mieux pour vous n'y pas entrer.»

Le conseil était sage; j'étais bien décidé à le suivre.

Le *Républicain de Loir-et-Cher* occupa bientôt le premier rang dans la presse du département. Je brisai des lances avec un mauvais journal radical et impie, le *Courrier de Loir-et-Cher*, avec le *Journal de Loir-et-Cher*, organe des orléanistes, avec la France centrale, journal des légitimistes. Cette dernière feuille ne pouvait se consoler de mon abandon. Elle m'attaqua, mais je ripostai de telle façon que son rédacteur, M. de Saint-Martial, vint me faire visite pour me demander la paix. Je la lui octroyai bien volontiers, car je comptais beaucoup d'amis parmi les fondateurs de son journal.

M. de Saint Martial mourut du choléra quelque temps après. Je fis son éloge dans mon journal. Je mentionne ce petit fait pour prouver à mes adversaires que, dans mes luttes, je n'ai jamais été le provocateur; qu'en réfutant les opinions, je n'ai jamais nourri de mauvais sentiments contre les personnes.

Je dois aussi mentionner mes articles contre le père Fessard qui, dans ses conférences de l'église Saint-Nicolas, ne se gênait pas pour attaquer la république. Mes flèches atteignirent leur but, paraît-il; en effet, un bon père jésuite étant venu pour prêcher le carême, il me fit une visite solennelle, accompagné de l'abbé Doré. Le bon père s'étant contenté de traiter des sujets religieux, je le laissai bien tranquille et ne m'en occupai pas.

Le clergé bloisais accueillit avec enthousiasme le *Républicain de Loir-et-Cher*. Un grand nombre de curés s'y abonnèrent; presque tous m'adressaient des éloges exagérés dans leurs lettres d'abonnement, et terminaient ces lettres par le cri de : *Vive la République !*

Les choses changèrent dès que le bâtard de la reine Hortense, fils de l'amiral hollandais Verhuel, fut élu président de la république sous le nom de Napoléon Bonaparte.

J'avais combattu de mon mieux cette élection. Je compris bientôt qu'il fallait cesser la lutte, sous peine d'être déporté. J'étais républicain sincère, mais j'étais peu disposé à souffrir le martyre pour mon opinion. Mon journal cessa donc de paraître après un an et quelques mois d'existence.

Mgr des Essarts était alors sur son lit de mort. Avec lui s'évanouissaient toutes les espérances que j'avais pu concevoir. J'écrivis à Paris pour demander une place que je savais vacante dans l'Institution de Vaugirard, dirigée par M. l'abbé Poiloup. J'obtins cette place, qui était celle de professeur de philosophie. Mes bons amis de Blois l'ayant appris, se hâtèrent de me déservir. Ils effrayèrent l'abbé Poiloup en lui parlant de mes opinions républicaines. Ce brave homme crut sans doute voir arriver Marat tout sanglant dans sa paisible institution; il m'écrivit qu'il avait cédé à la douleur de son vieux professeur et qu'il le conservait.

Un abbé Leboucher, que je ne connaissais pas du tout, ayant appris le refus de l'abbé Poiloup, me proposa la chaire de philosophie dans son collège des Ternes. J'acceptai et je me rendis dans les bureaux de l'évêché pour prier les vicaires généraux titulaires de m'autoriser à quitter le diocèse. Mgr des Essarts était expirant, et je ne pus le voir sur son lit de mort. Ce fut à son insu que je quittai Blois. M. Doré sembla désolé de mon départ. «Je vous autoriserai, dit-il, à quitter le diocèse pour continuer à Paris vos travaux littéraires; mais je ne vous donnerai pas *d'exeat*; nous ne pouvons consentir à votre départ qu'à titre provisoire. Vous nous reviendrez.»

Dans l'esprit du bon apôtre comme dans le mien, le provisoire serait certainement définitif; mais on ne pouvait pas le dire. Voici donc le beau papier que l'on me délivra :

Armes de l'évêque

«Marie-Auguste Fabre des Essarts par la Providence divine et l'autorité du Saint-Siège apostolique, évêque de Blois.

Sur la demande qui nous a été adressée par M. l'abbé Guettée (René-François), prêtre de notre diocèse; appréciant les motifs qu'il nous a exposés, nous l'autorisons par les présentes à se fixer dans le diocèse de Paris, pour y remplir les fonctions qui viennent de lui être confiées dans l'enseignement. Nous certifions en outre que M. l'abbé Guettée, pendant tout le temps qu'il a exercé le saint ministère, et qu'il a résidé dans notre diocèse, s'est toujours rendu recommandable par sa science et ses moeurs ecclésiastiques.

Donné à Blois, le 11 octobre 1850

DORÉ.

Vic. Gén.»

L'écriture de cette pièce, à part la signature, était de l'abbé Venot, qui avait quitté la chaire de philosophie où il avait jeté tant d'éclat, pour le rond de cuir du secrétariat de l'évêché.

Les motifs que l'on avait appréciés à l'évêché se réduisaient à un seul : Je désirais aller à Paris pour me rapprocher des grandes bibliothèques, et continuer plus facilement *l'Histoire de l'Eglise de France*; on ne pouvait dire cela sans parler de mon ouvrage, ce qu'on ne voulait faire à aucun prix. C'était déjà très beau de déclarer que j'allais à Paris sur ma demande et de mentionner ma science. M. Doré et consorts étaient si heureux de mon départ qu'ils risquèrent des éloges, quoique à contre-cœur.

S'ils étaient heureux de me voir partir, j'étais plus heureux encore de les quitter. Tout le monde était donc satisfait.